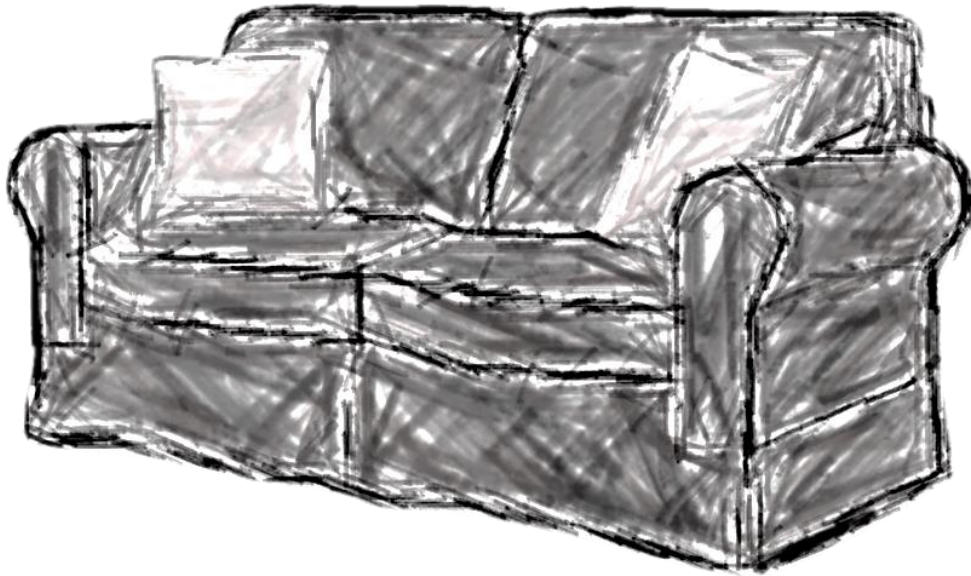


TFE – Certificat en Philosophies de la santé mentale
2023-2024 (1^{ère} édition)

Ilia Ilitch Oblomov, Entre flemme et flamme



Noëlle DELBRASSINE

Assistante et doctorante en philosophie à l'Université de Liège.

Ilia Ilitch Oblomov, entre flemme et flamme.

INTRODUCTION

Dans un premier temps, nous proposerons un voyage en trois étapes au sein du roman d'Ivan Gontcharov, *Oblomov* (1859). L'Oblomovka, l'oblomovisme et le personnage d'Agafia nous permettront en effet d'obtenir un premier portrait d'Oblomov que nous approfondirons ensuite, dans notre seconde partie, en le confrontant aux critères dynamiques de mesure de santé mentale identifiés par Nicolas Marquis : est-il intégré socialement ? est-il actif ? est-il lui-même ? De cette manière, nous espérons fournir quelques observations utiles sur cette « pathologie littéraire » qu'est l'oblomovisme – un phénomène maintes fois sorti de son ancrage littéraire pour intégrer les champs de la recherche en psychologie, en psychanalyse et en sociologie. Dans notre dernière partie (qui fera également office de conclusion), nous placerons Oblomov en face de deux figures résolument philosophiques : celle de Levinas et celle de Kierkegaard, auprès desquels nous chercherons remèdes et éclaircissements pour les Oblomov d'aujourd'hui. Le fil rouge de cette lecture du roman de Gontcharov sera celui de la flemme et de la flamme, entre-deux dans lequel Oblomov se retrouve coincé.

QUELQUES JOURS DANS LA VIE D'OBLOMOV

Oblomovka

« Oblomovka » est le nom du domaine de la famille Oblomov. Ilia Ilitch, le personnage principal du roman de Gontcharov, y a vécu une enfance d'or qu'il nous raconte durant près de cinquante pages¹. Parmi les paysans, les niania et les autres enfants, il a grandi « sous verre »² à l'abri des passions et de toute autre tension. Là-bas, les années s'écoulent au rythme lent et sans surprise des festivités cycliques du calendrier. Les naissances, les mariages et les décès se succèdent sans vague et l'on quitte la vie comme y entre, « à la dérobée »³, sans effervescence. De ce paysage où règnent le calme, la tranquillité et la bonhomie, d'aucuns disent pourtant qu'il y « sévit un mal »⁴ hautement contagieux : la paresse. Il est vrai que l'on y vit principalement couché et que les terres sont moins destinées à être cultivées qu'à entretenir chez les habitants le culte (fort peu savant) du déjeuner sur l'herbe et des couchers de soleil. On plaint ces pauvres jeunes gens qui doivent encore étudier, et on redoute plus encore toute utilisation du verbe « travailler ». L'idée même de voyager y fait aussi frémir... quitter l'Oblomovka ? La perspective est terrassante et on ne s'y résout jamais qu'avec angoisse, certain d'ailleurs d'y revenir

¹ I. GONTCHAROV, *Oblomov*, trad. P. CAHNÉ, Paris, Gallimard, 2007, « Le rêve d'Oblomov », pp. 147-196.

² *Ibid.*, p. 195.

³ *Ibid.*, p. 172.

⁴ *Ibid.*, p. 162.

prestement, avec la conviction que l'herbe y est de fait plus verte, que les oiseaux y chantent plus joliment et que le soleil y prend des tonalités inégalables. Le mouvement, le labeur et les émois sont ainsi peu connus des habitants de l'Oblomovka pour qui le seul « projet » est d'arriver au terme du jour sereins, indolents et repus. Une nouvelle journée s'achève sans secousse : « que Dieu nous en donne une semblable demain. Dieu soit loué, Dieu soit loué ! »⁵, soupirent-ils de joie et d'engourdissement à la tombée de la nuit.

Rien ne trouble la monotonie de cette existence mais les Oblomov ne s'en plaignent pas ; ils n'en imaginent pas une différente, et même s'ils pouvaient l'imaginer, ils s'en détourneraient avec effroi. Quel besoin ont-ils, en effet, de diversité, de changement, d'imprévu, de tout ce que cherche le commun des mortels ? Eux, ils ne veulent pas vider cette coupe, eux, ils n'ont besoin de rien !⁶.

Le cours de la vie était réglé une fois pour toutes et imposé par les parents qui tenaient cette leçon de leurs grands-parents, qui à leur tour la tenaient des arrière-grands-parents, avec la recommandation de la garder intacte, inviolable, comme le feu des Vestales. Bref, tout se faisait, du temps d'Ilia Ilitch, comme du temps de son père et de son arrière-grand-père... À quoi pouvaient penser, dans ces conditions, ceux de l'Oblomovka ? Pourquoi se seraient-ils agités ? Qu'auraient-ils cherché à connaître, quel but auraient-ils poursuivi ? Rien ne leur manquait. La vie pour eux coulait, telle un fleuve paisible. Ils n'avaient qu'à demeurer assis sur la berge et à observer les phénomènes inévitables dont chacun, au moment voulu, se présentait dans un ordre monotone⁷.

Parfois survenaient, il est vrai, des malheurs imprévus ; seulement ceux de l'Oblomovka les accueillait avec indifférence et stoïcisme ; et ces malheurs, disons ces soucis, après avoir tourné au-dessus de leurs têtes, s'envolaient plus loin, tels des oiseaux qui, arrêtés devant un mur lisse, et n'y trouvant pas de fissures où nicher, battent de l'aile un moment autour des pierres inhospitalières pour, ensuite, s'envoler⁸.

De ce monde aux allures de refuge, Oblomov devra pourtant partir⁹. Rejoignant la demeure familiale de son ami d'enfance, Andreï Stolz, il parcourt quelques kilomètres en dehors de l'Oblomovka – le moins possible – pour se consacrer à ses études. En pension dans cette famille allemande (poussée à la caricature par Gontcharov), Oblomov découvre avec effroi et désir simultanés le sens de l'effort, de l'endurance et de l'ambition... Cette découverte se révèle d'abord enthousiasmante au point que « les deux amis, transportés, fondaient en larmes, et se juraient solennellement de suivre les voies de la

⁵ *Ibid.*, p. 166.

⁶ *Ibid.*, p. 184.

⁷ *Ibid.*, pp. 172-173.

⁸ *Ibid.*, p. 174.

⁹ Les parents d'Oblomov, dans leur douce torpeur ourlée d'ouate, reconnaissent en effet que les temps changent et que l'Oblomovka n'est plus aussi intouchable qu'auparavant. Le redoutable progrès frappe doucement à ses portes et force est de constater que « pour devenir "quelqu'un", c'est-à-dire pour acquérir grades, décorations, argent, on était bien obligé d'en passer par la voie des études, et que le temps des barreaux de chicanes, des affairistes blanchis sous le harnais, que ce temps déjà révolu le serait toujours davantage » (*Ibid.*, pp. 191-192).

lumière. L'ardeur juvénile de Stolz contaminait Oblomov ; il se sentait, lui aussi, une soif d'activité, il rêvait, lui aussi, d'un but lointain, certes, mais envoûtant »¹⁰.

Au seuil de l'âge adulte, celui qu'on appelle encore « l'enfant » retombe néanmoins sans délai dans « la même paresse, le même calme, la même immobilité »¹¹ qu'autrefois. On ne guérit pas aisément du « mal » de l'Oblomovka, surtout lorsqu'on y a pris, dès le plus jeune âge et pour modèles ultimes, des adultes languissants qui n'ont strictement rien d'allemand.

Les gens de l'Oblomovka n'avaient jamais entendu parler des hommes accablés de soucis écrasants, qui courent d'un bout à l'autre de la terre ou consacrent leur vie à un travail de toutes les minutes. Les gens de l'Oblomovka croyaient peu aux angoisses de l'âme, ils tenaient pour insignifiant le tourbillon des aspirations éternelles, ils craignaient comme le feu l'entraînement des passions. Ailleurs, le corps des hommes se consume rapidement sous l'action volcanique d'une *flamme intérieure* ; à l'Oblomovka l'âme des gens se noyait paisiblement dans leur corps amolli¹².

Aux côtés de Stolz, Oblomov a tout de même entrevu les feux de la passion et du désir de conquête. Il a rêvé à d'autres modèles d'existence, à une vie « plus large »¹³ que celle que l'on mène sans ardeur à l'Oblomovka. On eût été heureux pour lui s'il avait su souffler sur les braises et aviver cette étincelle dont Stolz, l'homme debout et conquérant, ne se défera jamais. Mais si tôt découverte, la flamme s'éteignit et de cet embrasement éphémère et funeste naquit l'oblomovisme.

Oblomovisme

L'oblomovisme désigne le caractère d'Ilia Ilitch Oblomov, le héros du roman de l'écrivain russe Ivan Gontcharov (1812-1891). Publié en 1859, celui-ci a rapidement suscité un véritable mythe littéraire : un personnage qui a la « flemme de vivre » et choisit de ne rien faire, impuissant et satisfait de l'être¹⁴.

Telle est la définition de l'oblomovisme que propose Paul Aron pour le *Dictionnaire de la fatigue*¹⁵. Or, nous voudrions démontrer que cette définition est inexacte et trompeuse à de nombreux égards. Si la fatigue d'exister dont elle fait mention et sur laquelle nous reviendrons en fin d'article est indéniablement présente chez Oblomov, elle ne suffit pas à caractériser l'oblomovisme. Plus encore, elle caractérise moins l'oblomovisme véritable (en tant que mode de vie prototypique inspiré d'Ilia Ilitch Oblomov) que le mode de vie des oblomoviens, habitants de l'Oblomovka. En insistant sur le choix et la satisfaction de l'état qu'elle décrit, la définition de Paul Aron coïncide avec le monde

¹⁰ *Ibid.*, p. 105.

¹¹ *Ibid.*, p.171.

¹² *Ibid.*, pp. 171-172 [nous soulignons].

¹³ *Ibid.*, p. 95. Voir aussi « [Oblomov] constatait soudain que toutes les phases de sa vie s'étaient rétrécies jusqu'à de pauvres et microscopiques dimensions, et cette confession silencieuse engendrait en lui une cruelle amertume » (*Ibid.*, p. 146).

¹⁴ Ph. ZAWIEJA (dir.), *Dictionnaire de la fatigue*, Genève, Droz, 2020, p. 597 (entrée « Oblomovisme » par Paul Aron).

¹⁵ *Oblomovitchina* en russe, aussi traduit « oblomoverie » par P. Cahné afin de souligner le côté maladif et péjoratif du terme. Oblomoverie d'apparentant par cette terminaison à l'ivrognerie, ânerie, bouffonnerie, etc.

enfantin de l'Oblomovka, une sorte de « pays de cocagne »¹⁶ où l'on excelle en effet dans l'art de l'impuissance heureuse et du *far niente*. Mais l'oblomovisme, en tant que pathologie littéraire inspirée d'Oblomov, est bien autre chose que ce mode de vie du joyeux et paisible oblomovien. Le roman eût d'ailleurs été fort court sans cette nuance qui introduit une véritable « maladie de l'âme »¹⁷ là où il n'y aurait eu qu'une forme d'hédonisme minimaliste relativement peu original. Toute la richesse de l'oblomovisme, toute sa noirceur aussi, viennent du fait qu'Oblomov n'a pas pu rester auprès des oblomoviens, qu'Oblomov n'a pas pu, ne serait-ce que l'espace d'un instant, se contenter de ce bonheur de l'impuissance et de la paresse. À l'image du bovarysme qui n'aurait pas existé si Emma avait été satisfaite de son état, l'oblomovisme n'existerait pas non plus si Ilia Ilitch avait été réellement « impuissant et satisfait de l'être », comme le prétend Paul Aron. Certes, Oblomov prétend l'être à bien des endroits du livre. Sans doute essaie-t-il de l'être d'ailleurs, mais force est de constater, comme l'ont fait de multiples chercheurs et chercheuses, que l'oblomovisme n'est pas un état dont on peut se satisfaire pleinement. C'est bien plutôt une souffrance, voire une pathologie aux multiples symptômes¹⁸.

Revenir à l'image de la flamme et de l'étincelle peut s'avérer fécond pour notre lecture de l'oblomovisme. L'incendie qui s'est déclaré sans prendre totalement dans le cœur d'Oblomov peut effectivement être considéré comme l'élément déclencheur de l'oblomovisme véritable, un état non de satisfaction mais de tiraillement entre le monde heureux mais sans ardeur de l'Oblomovka et le monde plein d'imprévus et d'émotions de la conquête des possibles, de l'épanouissement, bref, de la vie adulte représentée excellemment par Stolz mais illustrée, en réalité, par la plupart des visiteurs et correspondants d'Oblomov. L'oblomovisme est ainsi une maladie de l'entre-deux qui prend ses racines dans l'Oblomovka mais ne se développe précisément qu'en celui qui a tenté d'en sortir sans y parvenir tout à fait. Celui qui souffre d'oblomovisme est un enfant tout à la fois attaché et arraché à l'enfance, démuné dans le monde adulte. Il est l'adulte à demi, le « grand enfant », l'entre-deux sans territoire ni repos véritable¹⁹. Cette exclusion mutuelle du monde de l'enfance et du monde de l'adulte est une véritable souffrance : Oblomov est profondément marqué par la paresse de ses ancêtres qui le leste et le (ré)conforte mais il l'est aussi par l'étincelle d'ambition qui a fait craquer, à l'adolescence, le vernis

¹⁶ P. DUFOUR, « *Éloge de la dépersonnalisation* » in *Poétique*, n°156, 2008/4, p. 398.

¹⁷ Préface de Pierre CAHNÉ dans I. GONTCHAROV, *Oblomov*, *op.cit.*, p. 8.

¹⁸ La psychanalyse et la psychologie n'ont pas manqué d'analyser l'oblomovisme en termes d'aboulie, de mélancolie, de névrose, de trouble bipolaire, de psychasthénie, de dépression, de narcissisme, de nihilisme existentiel ou d'échec vis-à-vis du travail de deuil ou de la séparation d'avec la figure maternelle. Nous laissons aux professionnels et professionnelles de ces domaines le loisir d'en juger. Dans notre seconde partie, nous tenterons d'ajouter à notre tour une petite contribution aux nombreuses réflexions sur la santé mentale qu'offre le concept d'oblomovisme.

¹⁹ Il serait intéressant de proposer un parallèle entre oblomovisme et syndrome de Peter Pan, deux prétendues pathologies inspirées de la littérature et faisant grand bruit dans ce que l'on pourrait nommer la « pop psychologie ». Les contraintes liées à cet article ne permettant pas d'investiguer ce point, nous gardons ce projet pour une autre contribution.

trop brillant de l'Oblomovka. Dans ces circonstances, l'oblomovisme est avant toute chose un état d'insatisfaction et d'embarras chroniques, un état d'inadéquation et de rupture – en russe, *oblom* signifie d'ailleurs « cassure »²⁰, « isolement, mais aussi fragment, éclatement »²¹.

Certes, l'Oblomov que l'on présente souvent a des allures d'Alexandre le bienheureux. On lit dès la troisième page de l'ouvrage que la position allongée est « son état normal »²². Dans certains articles, on va jusqu'à l'associer au *niksen* hollandais, au *hygge* danois ou à l'*ikigai* japonais²³ ainsi qu'au bien-être de l'oisiveté ou de la paresse glorieuse et accomplie dont parle Roland Barthes²⁴. La première partie du livre se résume ainsi à un lever du lit qui n'aboutit jamais. Toujours à deux doigts de chausser ses pantoufles qui l'attendent au pied du lit, Oblomov parvient à cogiter des heures durant sur « ce qu'il faut faire aujourd'hui » et ce qui requiert plutôt un bon repas, une petite pause voire une bonne sieste... n'accomplissant finalement aucune des tâches évoquées et concluant comme son père avant lui, non sans une certaine fierté, « assez peiné aujourd'hui pour le bien commun ! »²⁵. C'est un fait, Gontcharov nous donne bien des raisons d'imaginer Oblomov heureux :

Oblomov éprouvait une joie paisible à l'idée que de neuf heures à trois heures, de huit à neuf, il pouvait rester étendu sur son divan, et il s'enorgueillissait de n'avoir pas de dossiers à présenter, de document à rédiger ; bref, de pouvoir donner libre cours à ses sentiments et à son imagination²⁶.

[Il] se réjouit de rester couché, insouciant comme un nouveau-né. Lui, au moins, n'avait pas à se disperser, se préoccuper...²⁷.

Et pourtant... il faut être bien aveugle pour imaginer Oblomov heureux durablement. Son bonheur solitaire est tissé de déni : hors du sommeil ou de la vie d'autruche, il ne dure qu'un instant. En réalité, Ilia Ilitch, ne cesse de se plaindre, de s'inquiéter, de s'énerver. Il est loin d'être impassible et nous fait part lui-même de ses malheurs :

– Moi, insouciant ? protesta Oblomov. (...) Je me casse la tête, je me casse toujours la tête, et vous déclarez : *il est insouciant* !²⁸.

Ses divers appartements ne valent pas l'hermétique Oblomovka : le monde y pénètre sans cesse malgré les épais rideaux poussiéreux qui calfeutrent chaque fenêtre. Le repos qu'Oblomov tente de se garantir, en refusant les visites et les voyages, en ne répondant plus à ses courriers, en ne lisant plus rien mais

²⁰ M. BACHERICH, « Une exception universelle, le Barine Ilia Ilitch Oblomov » in *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n°13, 2006/1, p. 75. COLLECTIF, « L'abécédaire du paresseux », entrée Oblomov in *Philosophie magazine*, Hors-Série « L'art de ne rien faire », juillet 2023

²¹ G. MARRONE, « Échapper à la surveillance. La paresse comme transgression » in *Littérature*, n° 204, 2021/4, p. 77.

²² I. GONTCHAROV, *Oblomov*, *op.cit.*, p. 33.

²³ S. ORTOLI, « Fait néant : l'édito de Sven Ortoli » in *Philosophie magazine*, Hors-série « L'art de ne rien faire », juillet 2023.

²⁴ G. MARRONE, « Échapper à la surveillance. La paresse comme transgression » in *Littérature*, n° 204, 2021/4, pp. 68-82.

²⁵ I. GONTCHAROV, *Oblomov*, *op.cit.*, p. 108.

²⁶ *Ibid.*, p. 57.

²⁷ *Ibid.*, p. 63.

²⁸ *Ibid.*, p. 57.

en dormant et en mangeant beaucoup, ce repos est sans cesse perturbé par des intrusions tant physiques que mentales. Physiques d'abord, lorsque Tarantiev, Alexeïev, et Stolz franchissent le seuil de sa porte malgré les avertissements : « N'approchez pas, n'approchez pas : vous venez du froid ! »²⁹. Physiques toujours, lorsqu'il se voit forcé de déménager par son propriétaire. Mentales ensuite, lorsque d'inlassables pensées viennent troubler son repos : « Je ne dors plus, je ne fais que me tourner et me retourner dans mon lit, et pourquoi ? Parce que je pense à la manière dont je devrais agir »³⁰. Ainsi, si la position allongée semble bel et bien naturelle chez lui, Oblomov est plus près de « gîrer sa vie » que de la vivre, souligne la psychiatre et psychanalyste Sylvie Pons-Nicolas³¹. Oblomov n'est définitivement pas l'« impuissant satisfait de l'être » du dictionnaire :

– Voyons, Ilia ! dit Stolz, fixant sur Oblomov un regard étonné. Tu es tout à fait comme une boule de pâte. Tu te roules sur toi-même et tu restes couché. – C'est vrai, tout à fait comme une boule de pâte, *reconnut tristement Oblomov*. – Et tu crois qu'il suffit de t'en rendre compte pour être excusé ? – Non, je te réponds simplement, je ne me justifie pas, dit Oblomov avec un soupir³².

Je ne suis qu'une vieille défroque flasque³³.

Agafia

Ce portrait d'Oblomov et de l'oblomovisme ne peut être complet sans l'évocation d'un personnage discret mais essentiel : Agafia Matveïevna, la propriétaire et ménagère de l'appartement où Oblomov terminera ses jours. L'implication de cette dernière dans la vie d'Oblomov ne cessera de croître au fil de l'ouvrage. De la simple femme de maison qui recoud sa robe de chambre et prépare ses repas, elle devient l'ange gardien et la partenaire de vie avec laquelle il aura un enfant. À la passion intense mais éphémère de son aventure avec Olga³⁴ succède une tendre et durable histoire d'amour avec Agafia. Toute maternelle, elle le ramène au plus près de l'Oblomovka. Non sans y être vraiment (puisqu'ils n'y retourneront jamais malgré des centaines de plans allant en ce sens), Oblomov retrouve à ses côtés la même atmosphère moelleuse, sereine et familière. Nous pouvons aller jusqu'à dire que c'est à ses côtés qu'Oblomov retrouvera ce temps chéri qu'il évoque avec regret au début de l'ouvrage :

Ah ! soupira-t-il alors tristement. Quelle vie ! Et quelle horreur, tous ces bruits de la capitale ! Quand donc viendra la vie paradisiaque que j'appelle ? Quand donc verrai-je les champs et les bosquets de mon enfance ? Être couché dans l'herbe, sous un arbre, regarder le soleil à travers les feuilles, compter

²⁹ *Ibid.*, p. 57 et p. 46.

³⁰ *Ibid.*, p. 141.

³¹ S. PONS-NICOLAS, « Dormeurs de la vie » in *Revue française de psychanalyse*, vol. 78, 2014/1, p. 192.

³² I. GONTCHAROV, *Oblomov, op.cit.*, pp. 229-230 [nous soulignons].

³³ *Ibid.*, p. 248.

³⁴ L'importance de cette passion fugitive a été longuement étudiée dans de nombreux articles. Nous prenons le parti de nous concentrer sur la deuxième relation amoureuse d'Oblomov, celle (bien différente) qu'il partage avec Agafia.

les oiseaux sur les branches ! et là, dans l'herbe, avoir tantôt un dîner, tantôt un déjeuner, toujours apporté par une servante aux joues roses, aux coudes bien ronds, au visage hâlé³⁵.

Nous la disions, Agafia ramène Oblomov à la vie d'oblomovien – sa vie avant « la maladie », avant la flamme. On ne peut en effet ignorer cette référence aux coudes bien ronds et aux précieux services de la table et du ménage qui unissent explicitement les femmes de l'Oblomovka et la personne d'Agafia. Celle-ci comble pour la première fois sans doute l'abîme qui séparait Oblomov de ces heures insouciantes, cet abîme dans lequel s'insère l'oblomovisme. Si l'on ne peut jurer qu'elle l'en guérit, à tout le moins parvient elle à le lui faire oublier : finie les plaintes et les regrets, Oblomov se conforte dans « l'avant » pour ne pas avoir à aller *de l'avant*.

Derrière l'homme tiraillé, préoccupé, mélancolique et sans cesse épuisé du monde, Agafia retrouve l'enfant de l'Oblomovka, l'homme d'avant l'étincelle, ignorant toute ambition et toute jalousie.

Réfléchissant sur lui-même et sur son mode de vie, auquel il s'habituaient de plus en plus, [Oblomov] décida qu'il n'irait plus nulle part, qu'il ne souhaiterait plus rien, que l'idéal de sa vie s'était réalisé. Il estimait que sa vie présente – dépourvue de poésie – prolongeait l'existence des Oblomov, et que ce n'était pas si mal. Ici comme à l'Oblomovka, il parvenait à en être quitte à bon compte avec l'existence, à lui extorquer le repos dont il avait tant besoin. Il était heureux d'avoir fui toutes les exigences obsédantes, douloureuses, d'avoir su éviter les orages, rayés certes par les éclairs des grandes joies, mais où retentit presque immédiatement la foudre des grandes afflictions. Il avait décidé que sa vie, sa vie présente, démontrait la possibilité d'une vie humaine idéalement paisible et cette démonstration le satisfaisait. « À d'autres, se disait-il, d'exprimer les aspects inquiétants de l'existence, de mettre en marche les forces constructives ou destructrices : à chacun sa prédestination »³⁶.

Grâce à Agafia, Oblomov retrouve enfin son « idéal d'une vie tranquille, d'une paix sans bornes, comme l'océan, et dont l'image s'était gravée en lui, déjà, sous le toit paternel »³⁷... Et pourtant le lecteur et la lectrice achèvent ce long roman de plus de 500 pages avec des relents de suspicion et de scepticisme. Est-ce là une vie digne de ce nom ? Peut-on guérir de l'oblomovisme ? Que faire des flammes en nous ? En d'autres termes, faut-il se ranger du côté d'Agafia qui permet à Oblomov de vivre de flemme et sans flamme dans ses rêveries d'enfance ? Ou faut-il au contraire se dresser aux côtés d'Olga et de Stolz, symboles d'ardeur et de verticalité³⁸, qui voient en Oblomov, l'homme couché, un être qui s'enterre vivant, « perdu. Mort pour rien »³⁹. Un être dont la vie fut « fausse »⁴⁰, « éteinte »⁴¹ et indigne des hommes pour qui les passions, l'action et les souffrances constituent la

³⁵ *Ibid.*, pp. 121-122.

³⁶ *Ibid.*, p. 525.

³⁷ *Ibid.*, p. 451.

³⁸ Notons au passage que la verticalité est un curseur de santé aux yeux de nombreux courants d'éthique des soins de santé. Dans l'humanité (Gineste-Marescotti), par exemple, la position verticale est particulièrement valorisée (sans jamais être forcée). Dans cette perspective, un personnage comme Oblomov éveillerait l'inquiétude par son choix d'une vie horizontale. Stolz, quant à lui, serait comme il l'est effectivement dans l'ouvrage, un modèle à suivre en raison de sa verticalité synonyme de santé, de volonté et d'équilibre.

³⁹ I. GONTCHAROV, *Oblomov, op.cit.*, p. 546.

⁴⁰ Préface de Pierre CAHNÉ – *Ibid.*, p. 12.

⁴¹ *Ibid.*, p. 248.

véritable « rançon du feu de Prométhée »⁴². Que prôner, alors ? le (ré)confort ou le ressaisissement ? La flemme ou la flamme ?

OBLOMOVISME ET CRITÈRES DE SANTÉ MENTALE

Fort de ce premier voyage dans la vie d'Oblomov, nous aimerions donner à cet article une inclinaison plus clinique. Néanmoins, faute d'une maîtrise réelle des terminologies et des pratiques analytiques et thérapeutiques professionnelles issues des sciences de la santé physique et mentale, nous faisons le choix de baser notre analyse sur une série de critères dynamiques tirés et inspirés des « petites interactions du quotidien » depuis lesquelles nous évaluons la santé mentale des individus. De fait, nous faisons le pari, avec le sociologue Nicolas Marquis, qu'« au-delà de ce vocabulaire spécifique qui sert à maintenir la frontière professionnelle de la psychiatrie, (...) ce qui compte [lorsqu'on veut déterminer si un individu va mieux ou moins bien], ce sont bien plus (...) des relations d'humain à humain que des relations de professionnel à patient »⁴³. Ainsi prenons-nous le parti de nous fier aux « idéologies communes » depuis lesquelles nous pensons la santé mentale aujourd'hui. C'est à leur contact que nous tenterons d'établir un premier « diagnostic » de notre cas, Ilia Ilitch Oblomov.

Chaque individu est amené sans arrêt à s'interroger sur sa propre santé mentale, qu'il va évaluer à l'aune de différentes catégories dont on peut au moins en détecter trois : le fait d'*être soi-même*, le fait d'*être actif* et le fait d'*être correctement intégré* dans la société. Si vous regardez le DSM, ce fameux manuel américain de diagnostic des pathologies psychiatriques qui a colonisé la psychiatrie mondiale, ces trois critères ont pris une place prépondérante. Au même titre qu'ils ont pris une place prépondérante dans la façon dont intuitivement nous nous évaluons nous-mêmes pour savoir si nous allons bien ou pas⁴⁴.

Être intégré

La Russie dépeinte par Gontcharov dans *Oblomov* a été maintes fois analysée et n'est pas ici de notre propos⁴⁵. Dans cet article, nous laissons aux personnes mieux renseignées le soin de spécifier ce que signifierait « être intégré socialement » (ainsi qu'être actif et être soi-même) pour une société russe à l'aube de l'abolition du système de servage mais nous faisons le pari que l'oblomovisme peut être lu à l'aune de notre société (post)moderne occidentale. Dans cette perspective, il est généralement admis qu'un individu socialement intégré est un individu soucieux de l'état de sa société, de ses relations

⁴² Stolz à Olga : « C'est la rançon du feu de Prométhée. Et il ne suffit pas que tu endures cette tristesse, cette souffrance, il faut encore que tu les aimes, et que tu respectes tes questions, que tu respectes tes doutes. Ils surviennent, vois-tu, aux sommets de la vie, quand les désirs grossiers disparaissent. La plupart des gens s'agitent sans connaître le brouillard des doutes, l'angoisse des questions. Mais pour qui les rencontre à l'heure juste, ils ne sont pas des bourreaux, mais de précieux visiteurs » (*Ibid.*, pp. 516-517).

⁴³ « Nicolas Marquis : La psychiatrie perçue par la sociologie », 19 novembre 2016. Sur la chaîne YouTube des Dominicains de Belgique : https://www.youtube.com/watch?v=ZxO7g9TxSvM&ab_channel=DominicainsdeBelgique.

⁴⁴ *Id.*

⁴⁵ Voir notamment : N. DOBROLYUBOV, « What is oblomovism ? » (1859-1860).

sociales et de leur entretien. Un tel individu se devra d'éviter la marginalité autant que les relations trop exclusives ou destructrices et manifester une aisance sociale minimale. Est intégré socialement, celui ou celle qui apporte, d'une manière ou d'une autre, sa contribution à la vie commune et citoyenne ainsi qu'à la construction d'une société équilibrée et ouverte dont nul ne doit se sentir exclu *a priori*. Cette inclusion peut prendre diverses formes : insertion professionnelle, engagements citoyens, bénévolats, loisirs collectifs, création et entretien d'un cercle familial ou amical, etc.

Sur cette base, force est de constater qu'Oblomov est en mauvaise posture. Il est loin d'être intégré socialement. Sa demeure, dont il ne sort jamais, est peu avenante. Les seules visites qu'il reçoit sont d'ailleurs systématiquement accueillies d'un suppliant : « N'approchez pas, n'approchez pas : vous apportez le froid avec vous ! »⁴⁶. C'est à peine si l'extérieur de l'appartement parvient à s'infiltrer à travers les quelques centimètres de jour que laissent échapper les épais rideaux mal tirés dont nous parlions déjà plus haut. Le journal qui trône sur la table est couvert de poussière et date de plus d'un an. Le courrier s'accumule et y répondre est devenu impossible tant l'encre a séché au fond de l'encrier. Le domaine familial dont ces courriers font mention n'en est pas moins à l'abandon. Faute d'une gestion véritable, l'Oblomovka périclité et les revenus qu'il procure à son propriétaire tournent peu à peu au néant. De là à travailler pour compenser ce faible rendement : il n'en est pas question. Oblomov a fait depuis longtemps déjà l'heureuse acquisition, après une brève année seulement de service, d'un certificat de maladie l'écartant de toute activité professionnelle. Le médecin signe en effet un certificat que Pierre Cahné estime digne du Pourceaugnac de Molière :

« Je soussigné certifie que le secrétaire de collègue Ilia Oblomov est atteint d'une *Hypertrophia cordis cum dilatatione ejus ventriculi sinistri*, ainsi que de douleurs chroniques du foie (*hepatitis*), avec menace d'une évolution dangereuse pour la santé, voire la vie du malade, les accès étant dus selon toute probabilité à la fréquentation journalière du bureau. En conséquence, et afin d'éviter le renouvellement et l'aggravation desdits accès, j'estime nécessaire pour M. Oblomov d'interrompre à titre provisoire son travail de bureau ; et d'une manière générale je lui demande de s'abstenir pour l'instant de tout effort intellectuel, comme, du reste, de toute activité quelle qu'elle soit »⁴⁷.

Qu'on n'aille pas croire qu'Oblomov s'en repent par des actes de générosité gratuite à l'égard de ses semblables. Cela demanderait trop d'efforts encore. Ses seuls contacts sont de deux types, l'escroquerie (représentée par Tarantiev) et la remontrance (pleine de sollicitude, représentée par Stolz mais aussi, de façon moins explicite, par Olga et Zakhar), évidemment subies toutes deux par un Oblomov peu remuant. Seule Agafia semble s'extraire de ces deux modes relationnels que sont l'escroquerie et la remontrance. Elle ne juge ni ne profite de la personnalité d'Oblomov. Néanmoins,

⁴⁶ I. GONTCHAROV, *Oblomov, op.cit.*, p. 46 et p. 57.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 99.

il faut tout de même reconnaître qu'elle entretient avec celui-ci une relation finalement très peu sociale. Il s'agirait presque d'une relation « négative » à l'image de la pédagogie négative de Rousseau : une relation « sans » – sans passion, sans tension, sans dialogue, sans projet. « Il la regardait, légèrement troublé, mais ses yeux ne brillaient pas, ne s'emplissaient pas de larmes, et son esprit n'aspirait à aucun exploit, à aucun sommet »⁴⁸, seule importait cette « paix sans bornes »⁴⁹ qu'elle représentait et assurait sans mot dire, se fiant à une espèce de « divination du cœur »⁵⁰ qui l'informait mieux que toute parole de l'état de son protégé. Malgré son unicité, cette relation n'est pas de celles qui assurent une réelle intégration sociale. Elle est au contraire riviée au foyer privé et à son étonnante imperméabilité au monde : dans leur « retraite liée à l'enfance »⁵¹, ils comptent demeurer. « Nous sommes nés ici, et c'est ici qu'il nous faut mourir »⁵², reconnaît-elle à son chevet.

Si Tarantiev et sa bande n'ont pour seule action que celle de l'appauvrir à son insu, Stolz et Olga représentent davantage une tentative d'intégration sociale pour Oblomov. Jusqu'au bout, Stolz ne cessera de sauver des eaux les affaires d'Oblomov qui coulent à pic. Reprenant en charge la gestion du domaine, tentant de l'en tenir informé, de l'y initier, assurant ensuite à Oblomov un déménagement rapide suite à une expulsion « impromptue » (et pourtant maintes fois annoncée), Stolz représente l'ardeur, l'endurance, la vie allemande qui se donne les moyens de ses désirs. Nous le disions, Stolz est l'homme debout. Celui qui dit « Maintenant » là où Oblomov, couché, soupire « Jamais »⁵³. Olga, pour sa part, représente la passion éphémère. Cette relation est peut-être la seule dans laquelle Oblomov s'est réellement rendu vulnérable. L'intégration sociale ? On y était presque, et dans une de ses formes les plus officielles : celle du mariage. Mais non, là encore, la force de l'action et de la passion a peu de prise dans le cœur d'Oblomov et, comme une version russe et moderne de Kierkegaard, Oblomov s'enfuit après les fiançailles, libérant « sa proie » qui n'en demandait pas tant.

Finalement, les autres, pour Oblomov, c'est l'enfer avant la lettre : s'y intégrer, y ressembler, quoi de pire ! Il y a des jours où c'en est effroyable. « On dirait qu'ils se sont tous donné le mot, ce matin, pour m'envahir »⁵⁴, s'écrie-t-il offusqué d'être dérangé dans ses rêveries et sorti du lit à douze heures seulement⁵⁵. Et si Zakhar, dans une hardiesse sans pareille, va jusqu'à le comparer aux autres... rien ne va plus ! Antithèse de l'intégration sociale, l'autre est celui auquel il ne faut surtout pas se mêler.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 454.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 451.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 526.

⁵¹ Préface de P. CAHNÉ – *Ibid.*, p. 20.

⁵² *Ibid.*, p. 454.

⁵³ « Maintenant ou jamais » est la question shakespearienne du roman – cf. *Ibid.*, p. 238, p. 247, p. 252, p. 456, p. 533.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 63.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 58.

Celui auquel il ne faut ressembler pour rien au monde. Mémorable est d'ailleurs cette scène où Oblomov s'emporte sur Zakhar après qu'il ait insinué qu'ils pouvaient bien déménager puisque « les autres » y parviennent sans se plaindre...

Un "autre", enfin, ce que tu désignes ainsi, c'est un va-nu-pieds, un homme grossier, inculte, qui vit dans la saleté, la pauvreté, qui habite un grenier et pourrait tout aussi bien dormir sur de la paille, dans une cour... que peut-il advenir à un pareil homme ? Rien ! Il bouffe des pommes de terre, des harengs ; et comme le besoin le fait tourner tantôt dans un sens tantôt dans un autre, il court toute la journée. Lui, évidemment, il pourrait déménager. Et je suis un "autre", moi ! (...) Et puis moi, poursuit Oblomov sur le ton de l'homme qui n'est pas estimé à sa juste valeur, – et puis moi j'ai des soucis, jour et nuit ; moi, je travaille tant que la tête me brûle et que mon cœur défaille⁵⁶.

Être actif

Mais à quoi peut donc bien s'activer un homme qui passe sa vie en robe de chambre entre le lit et l'assiette ? Son certificat médical, quoique « provisoire », le prémunit de tout emploi effectif durant l'entièreté du roman... Mais à ses dires, Oblomov ne cesse de travailler. À la suite de l'altercation sur « les autres », Oblomov interpelle Zakhar : « Tu t'imagines peut-être, quand tu me vois enfoui sous ma couverture, que je dors comme une souche ? Eh bien non, je ne dors pas, je remue des pensées »⁵⁷. Des pensées obsédantes qui ne se transforment jamais en action. Des pensées-projets, des plans, des fausses promesses : celles de retourner au domaine, de déménager, d'écrire des lettres, d'achever la lecture d'un livre, de rendre visite à Stolz, etc. Mais à l'alternative auquel ce dernier le confronte, Oblomov cède toujours au « jamais » et néglige, non sans le regretter souvent, le « maintenant ».

Aller de l'avant. Adieu, idéal poétique ! Mais ce ne serait pas une vie ! Ce serait une forge où crépiteraient les flammes ! Et quand trouver le temps de... de se ressaisir ? Ne valait-il pas mieux, en fin de compte, rester là où l'on se tenait ? Rester : en d'autres termes, enfiler sa chemise à l'envers, entendre Zakhar bondir de sa couchette, dîner avec Tarantiev, réfléchir le moins possible, ne jamais achever la lecture d'un ouvrage sur l'Afrique, vieillir paisiblement dans la maison de la cousine d'un Tarantiev. "Maintenant ou jamais ? Être ou ne pas être ?". Oblomov se souleva de son fauteuil mais, incapable d'atteindre du pied sa pantoufle, il se rassit⁵⁸.

Cloîtré dans un appartement quasi délabré, il laisse filer les heures en raillant ou déplorant toute activité mondaine : « quand donc prendre le temps de vivre ? »⁵⁹, s'exclame-t-il face à l'homme qui s'anime et en vient à « écrire, toujours écrire, gaspiller sa pensée, son âme, en vétilles, et modifier ses opinions, et vendre son esprit, et forcer sa nature, et s'énerver, bouillonner, brûler sans arrêt, s'agiter... »⁶⁰. Au diable « cette éternelle course des uns derrière les autres, cet éternel petit jeu des passions, des avidités,

⁵⁶ *Ibid.*, pp. 139-140.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 141.

⁵⁸ *Ibid.*, pp. 251-252.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 104.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 62.

des médisances, des coups d'épingle, des crocs-en-jambe, et cette façon qu'ont toujours les gens de vous dévisager de la tête aux pieds »⁶¹. Avec le temps, son aversion pour les affaires humaines était devenue telle qu'« il avait même perdu le souvenir du mouvement, de la vie, des gens, et de toute agitation en général »⁶².

Ni l'embrassement de l'adolescence sous l'impulsion de Stolz, ni celui de la passion amoureuse en compagnie d'Olga ne suffirent en effet à sortir Oblomov de son inaction. Les premiers furent pourtant témoins d'étincelles prometteuses dans le cœur du dernier. « Il se préparait à une grande activité, il pensait avoir un rôle à jouer »⁶³, remarquait Stolz, dans l'enthousiasme de leurs études communes. « Je pensais que j'arriverais à te ranimer, que tu pourrais vivre, vivre vraiment pour moi »⁶⁴, regrettait à son tour Olga après quelques mois de passion avec un Oblomov sans oblomovisme, c'est-à-dire vif, passionné, embrasé. Mais ce mal est tenace et tient sans doute sa ténacité même des moments de relâchement qui le tiraille et le libère, l'anime et l'abatte – maudit entre-deux, la flemme jaillit de plus belle après la flamme.

Faute de parvenir à agir par lui-même, Oblomov s'en remet à divers conseillers. Stolz, de bon conseil, compense progressivement les malversations menées par Tarantiev et ses disciplines auxquels Oblomov accorde pourtant une confiance aveugle. Zakhar, le fidèle serviteur, répond toujours à l'appel mais semble souffrir lui aussi du mal de l'Oblomovka – la paresse – en plus d'une tendance irréversible aux colportages susceptibles de ridiculiser son maître. Les actions qu'Oblomov mène en main propre sont donc rares pour ne pas dire inexistantes. Ainsi peut-on lire à la fin de l'ouvrage la victoire de l'inaction :

Telle était la philosophie de ce Platon en robe de chambre. Et cette philosophie le berçait au milieu des problèmes du devoir, de la liberté de la prédestination. Il avait été élevé non pour devenir un gladiateur combattant dans l'arène, mais pour rester un spectateur paisible des combats d'autrui. Et avec l'âge, les émotions et les remords le hantaient de moins en moins. Il s'allongeait tranquille dans le cercueil spacieux du reste de ses jours, cercueil fabriqué de ses propres mains. Ainsi faisaient les ermites des thébaïdes qui, se détournant de la vie, creusaient eux-mêmes leurs tombeaux⁶⁵.

À l'image de sa tendre enfance au domaine de l'Oblomovka, la vie d'Oblomov se passe à manger et dormir, dormir et manger – deux infinitifs finalement très peu actifs. Dormir était en effet « l'activité » par défaut de cet homme couché auquel Pontalis a consacré un texte magnifique⁶⁶. Inutile de « se

⁶¹ *Ibid.*, pp. 233-234.

⁶² *Ibid.*, p. 102.

⁶³ *Ibid.*, p. 95.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 439.

⁶⁵ *Ibid.*, pp. 525-526.

⁶⁶ J.-B. PONTALIS, *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, 1988, chapitre « L'homme immobile », pp. 11-17.

disperser » dans l'action, Oblomov est celui qui « s'enlise », « s'enterre », « s'amollit » et se « cache de la vie » pour mieux s'en reposer⁶⁷. Comme le disait France Inter en 2022, Oblomov est celui qui met le mot « vacance » au singulier⁶⁸.

C'était là, en quelque sorte (...) une véritable image de la mort. Tout paraissait inexistant, mais de chaque coin sortaient des ronflements, sur tous les tons, des ronflements bien réels⁶⁹.

Des dangers de cet engourdissement perpétuel, Oblomov a souvent été averti... Son grand (et seul ?) amour véritable, celui pour la nourriture, n'arrangeait rien à l'affaire, pas plus que l'arrivée d'Agafia aux fourneaux. « Ilia Ilitch mangeait avec appétit, copieusement, et travaillait fort peu, comme à l'Oblomovka. Et malgré les années qui maintenant s'accumulaient, il buvait toujours de la vodka à la framboise et faisait de petites siestes après le déjeuner »⁷⁰. Rien d'étonnant à ce que l'issue qu'entrevoit Stolz finisse par arriver : « tu finiras atteint d'hydropisie, à moins que tu n'aies une crise d'apoplexie. Quant à ton avenir, je n'en parle même plus »⁷¹. Et l'apoplexie arriva en effet, l'emportant « comme à la dérobée »⁷² : « il s'arrêta de vivre comme s'arrête une montre qu'on aurait oublié de remonter »⁷³, écrit sobrement Gontcharov. À l'heure du bilan, la part d'action dans la vie d'Oblomov est donc bien menue... mais ne faut-il pas concéder à Oblomov qu'il fut au moins fidèle à sa nature ?

Être soi

Nous touchons ici au troisième et dernier référent depuis lequel Nicolas Marquis estime que l'on juge communément de la santé mentale d'un individu. Aujourd'hui, nous estimons en effet qu'il est primordial d'être soi-même. La versatilité, l'imitation, l'inconstance et la démultiplication des personnalités ont des airs pathogènes. L'authenticité, par contre, est la vertu suprême. Elle est une qualité particulièrement appréciée et recherchée en ce qu'elle traduit une forme de fidélité à soi, de pureté et d'absence de faux-semblants dans le comportement et les relations sociales.

Sur ce point, Ilia Ilitch nous semble étrangement lisible. Fidèle à sa nature, nul doute qu'il l'ait été. Au sein de sa précieuse zone de confort, il se repaît de l'existence et vit à sa façon, qu'importe ce que « les

⁶⁷ I. GONTCHAROV, *Oblomov, op.cit.*, p. 63 ; p. 422 ; p. 459 ; p. 172 ; et préface de P. CAHNÉ, *Ibid.*, p. 23.

⁶⁸ L'AMI.E DU VENDREDI, « Comme Ilia Ilitch Oblomov : cet été, adoptez la flemme attitude ! », 17 juin 2022. En ligne : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/l-ami-e-du-vendredi/la-chronique-de-guillemette-la-chronique-de-guillemette-odicino-du-vendredi-17-juin-2022-1228690> (consulté le 12/05/24).

⁶⁹ I. GONTCHAROV, *Oblomov, op.cit.*, p. 161.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 526.

⁷¹ *Ibid.*, p. 459.

⁷² *Ibid.*, p. 172.

⁷³ *Ibid.*, p. 538.

autres » en diront. Chacun sa vie ! « Que les autres vivent comme bon leur semble »⁷⁴. Malgré la pression sociale de ceux qui courent et accomplissent, malgré les remontrances de Stolz et les beaux yeux d'Olga, malgré ses propres rêves de conquête datant de l'adolescence, Oblomov n'a écouté que son cœur – un cœur « enfantin », « un cœur pur, clair, bon (...), un cœur simple, sans malice, éternellement confiant »⁷⁵. Façonné et fasciné par le mode de vie de l'Oblomovka dont il entend bien « prolonger l'existence »⁷⁶, il a pris le parti d'une vie simple et sans ambition : telle est la vie qu'il veut mener et qu'il semble mener en effet, sans sursaut ni changement, conforme à sa nature oisive⁷⁷. Ainsi, (presque) tout nous porterait à croire qu'Oblomov incarne parfaitement, par sa ténacité même, la victoire de l'être soi et de l'authenticité.

Mais être soi, depuis bien des années déjà, c'est aussi *plus* que cela : c'est être la *meilleure version* de soi-même, viser l'épanouissement et la réalisation de soi. Héritage incontestable des psychologies humanistes de Rogers et Maslow, l'idée d'avoir à « s'accomplir » ou à « se réaliser » est venue s'ajouter, dans nos sociétés individualistes, à l'injonction première de respecter sa nature. « Être soi », ça ne sera plus seulement être fidèle aux traits de sa personnalité et à ses valeurs premières, ce sera aussi troquer l'habitude et le confort pour chercher à développer son potentiel caché, à s'améliorer, à se perfectionner. Aujourd'hui, on soupçonne aisément nos « zones de confort » de sentir le moisi. Il convient donc de soigner la flemme par la flamme, de sortir de cette *safe place* pour chercher le mieux-être au-delà du bien-être.

La victoire de l'être soi dont nous félicitons Oblomov se doit donc d'être tempérée⁷⁸ et elle ne le sera pas mieux qu'avec l'analyse de cette « minute claire et lucide » dont il nous faut maintenant parler :

[Oblomov] dut admettre qu'un *autre* aurait eu le temps d'écrire toutes ses lettres, sans être heurté par aucun petit mot, qu'un *autre* aurait aussi déménagé, qu'un *autre* aurait aussi réalisé ce plan, et inspecté le domaine par surcroît... (...). Ce fut là une minute claire, lucide, dans la vie d'Oblomov. Mais il s'effraya très vite du parallèle qui s'imposait entre *la vie telle qu'elle aurait dû être* et sa vie à lui, et les questions se mirent à voler en désordre comme des oiseaux peureux réveillés par un rayon de soleil inattendu, surprenant, dans l'ombre des ruines endormies. Il s'attrista, il *souffrit de constater son manque de développement*, l'arrêt de ses forces spirituelles, la lourdeur qui l'empêchait d'agir. Et une jalousie lui vint à l'idée que les autres, pendant ce temps, vivaient d'une vie pleine et large, alors qu'une lourde pierre avait été jetée à travers le sentier étroit et pitoyable de son existence. Dans son âme timorée, naissait une conscience douloureuse, il se mettait à comprendre que *plusieurs aspects de sa nature ne*

⁷⁴ *Ibid.*, p. 184.

⁷⁵ *Ibid.*, pp. 223-224.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 525.

⁷⁷ « L'idéal de sa vie s'était réalisé » (*Ibid.*, p. 525).

⁷⁸ Elle l'aurait été dans tous les cas au vu de « l'échec » des deux autres critères de l'être intégré et de l'être actif chez Oblomov. De fait, il nous semble que les trois critères établis par Nicolas Marquis sont à comprendre de façon dynamique et qu'une victoire dans l'un d'eux ne sera totale qu'à condition de ne pas constater d'échec radical dans les deux autres.

*s'étaient jamais éveillés, et que d'autres l'étaient si peu, éveillés... Alors que tout cet or, depuis longtemps, eût dû être changé en monnaie courante*⁷⁹.

Cet éveil manqué, cette étincelle perdue, cette clairvoyance évanescence sont à l'origine des maux d'Oblomov et le font basculer du maître de l'être soi au statut de pauvre homme à la vie étroite. Si brefs que furent ces moments, ils basculent en effet Oblomov hors de l'insouciance oblomovienne et le laissent démuni. Oblomov reconnaît l'étroitesse de la vie qu'il s'est forgée, certes fidèle à ces rêves d'antan, mais il avoue avoir rêvé un instant d'une vie pleine et large. Une vie où il ne serait pas *que* lui. Une vie où il serait brûlant, brillant, éveillé, développé, autre... Mais la paresse est lourde et l'emprise de l'Oblomovka est profonde : ainsi l'étincelle s'éteignit, ainsi la minute s'envola. Faut-il s'en réjouir ? Les plus cyniques vous diront que oui car les songes et le déni, tout comme les soins maternelles de la douce Agafia, permettent à Oblomov d'oublier ces instants lucides et ardents qui le tiraillent⁸⁰. Mais nous, lecteurs et lectrices, ne pouvons faire semblant de les ignorer. Oblomov n'est pas le maître de l'être soi : il n'est qu'un « fossile [pris] dans la matière immobile de lui-même », une simple « prolifération démesurée du même »⁸¹, écrit très justement la psychanalyste Laurie Laufer.

Gontcharov est d'ailleurs très habile pour nous convaincre de ce constat. La comparaison quasi systématique qu'il établit entre Oblomov et le personnage de Stolz ne manque pas de confirmer nos impressions. L'étroitesse de la vie et de l'être d'Oblomov crèvent les yeux face à l'homme de l'endurance – l'allemand actif, conquérant, ambitieux et efficace. À lui seul, Stolz représente une sorte de version héroïque du développement et de l'être soi : « le travail, c'est le sens, la force et le but de la vie »⁸², dit-il devant la langueur de son ami. Le repos et le calme sont peut-être une récompense mais jamais un but en soi. « Il y a une vie saine, normale ». Une vie « hors de cette fosse, de ce marécage »⁸³. Une vie « vers la lumière »⁸⁴, celle des passions, du mouvement et de la marche vers l'avant. La vie des possibles. Celle qu'avait entrevue Oblomov au seuil de l'âge adulte ainsi que durant sa brève mais cruciale minute de lucidité. Mais ce dernier soupire : « [J]e n'ai pas compris la vie. Toi, tu apparaissais, tu disparaissais, comme une sorte de météore, éclatant, vertigineux, et moi, pendant ce temps, je m'éteignais »⁸⁵.

Oubliant à la fin qu'il fût un jour pourtant, l'espace d'un instant, « un jeune homme comme les autres. Pour [qui] aussi vint l'heureux moment qui ne trahit personne, qui sourit à chacun, ce moment fait de

⁷⁹ *Ibid.*, p. 145 (nous soulignons).

⁸⁰ « "C'est mon destin, évidemment, qu'y faire ?", chuchota-t-il, déjà vaincu par le sommeil » – *Ibid.*, p. 146.

⁸¹ L. LAUFER, « "Souffrir non souffrir" : la mélancolie d'Oblomov » in *Figures de la psychanalyse*, n° 26, 2013/2, p. 219.

⁸² I. GONTCHAROV, *Oblomov, op.cit.*, p. 247.

⁸³ Voilà notre suspicion confirmée : certaines zones de confort sentent bel et bien le mois. – *Ibid.*, p. 534.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 534.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 248.

vie, de battements de cœur, de frémissements, de discours enflammés, de douces larmes »⁸⁶, Oblomov prononce avec tristesse les mots suivants :

Sais-tu, Andreï, que jamais dans ma vie aucun feu ne s'est allumé, ni bienfaisant, ni destructeur, aucun. Ma vie n'a pas connu ce matin sur lequel peu à peu tombent les lumières et les couleurs, et qui, ensuite, se transforme en jour et flambe dans la grande chaleur. Oui, tout alors flambe, tout scintille, tout éclate. Avant que la douceur et la pâleur ne viennent... et c'est alors le soir, l'extinction... Chez les autres les choses se passent ainsi, mais ma vie, à moi, a commencé par cette extinction, bizarre mais vraie ! Dès les premiers instants où j'ai pris conscience de moi-même, j'ai senti déjà que je m'éteignais⁸⁷.

C'est vrai [reconnait Oblomov], je ne suis qu'une vieille défroque flasque, usée non par le climat ou le travail mais parce que depuis douze ans j'ai gardé prisonnière la lumière qui en moi cherchait une issue. Cette lumière, elle n'a fait que brûler les parois de sa prison, puis, restée captive, elle s'est éteinte. Ainsi, mon cher Andreï, douze ans ont passé, et je n'ai même plus eu envie de me réveiller⁸⁸.

Oblomovisme, pathologie de l'entre-deux inhabitable. Extinction des feux, gâchis du potentiel. Ni plénitude insouciant d'une vie ignorant toute ardeur, ni flamboyance d'une vie active et passionnelle dans laquelle on s'accomplit. Ostracisé, inactif et inaccompli, Oblomov, bien que fidèle à ses valeurs, n'en échoue pas moins aux trois critères de mesure de la santé mentale qu'établit Nicolas Marquis. Contrairement à ce qu'affirme L. Laufer, nous estimons donc qu'Oblomov n'est pas « un homme qui brûle »⁸⁹ mais au contraire un homme qui souffre de ne pas avoir su transformer l'étincelle en flamme, le potentiel en actuel. Faute d'y être parvenu, il s'isole, s'enlise et se flétrit... au risque de sa santé mentale.

CONCLUSION

En guise de conclusion et d'ouverture tout à la fois, nous aimerions appeler à la barre (voire au secours) deux philosophes : Emmanuel Levinas et Søren Kierkegaard. Par les thèses du premier, nous entendons ourler les précédentes analyses d'une explication plus résolument philosophique. Par les concepts du dernier, nous proposerons des pistes de guérison aux Oblomov encore curables qui nous lisent – les autres ne verront jamais ces lignes.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 248.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 247. Comme me l'a notifié mon ami philosophe, Antoine Sabljic, le fait qu'Oblomov ait connu une étincelle mais jamais de brasier le condamne à rêver la vie des autres durant ces moments de prétendue lucidité. Lorsqu'il écrit : « Chez les autres, cela se passe ainsi », il n'en sait rien, en réalité. C'est ce manque de connaissance et d'expérience qui alimentent une rêverie en vase clos et, par là même, la frustration et l'isolement d'Oblomov

⁸⁸ *Ibid.*, p. 258.

⁸⁹ L. LAUFER, « "Souffrir non souffrir" : la mélancolie d'Oblomov » in *Figures de la psychanalyse*, n° 26, 2013/2, p. 217.

Le premier chapitre de *De l'existence à l'existant* (1947) de Levinas fait explicitement mention du cas d'Oblomov. Il se rapporte au personnage de Gontcharov pour définir la flemme toute singulière qui l'intéresse : celle d'exister. Il faut en effet souligner que la paresse dont souffre Oblomov est loin d'être anodine. Elle ne se réduit pas à l'ennui et à la « paresse honteuse » qui pèsent sur l'écolier comme une chape de plomb, tout rivé qu'il est à la passivité. Elle n'est pas non plus résistance ou revendication d'un droit à l'oisiveté comme elle l'a été pour Paul Lafargue (*Droit à la paresse*, 1880) – Oblomov n'a pas grand-chose du militant. Mais elle n'a pas non plus l'aura insouciante de la « paresse glorieuse » et « réussie » que Roland Barthes (*Osons être paresseux*, 1979) reconnaît derrière l'ouvrage de tricot que l'on forme non pour le vêtement mais pour le geste, « contraire d'une action finalisée, d'un faire doté d'un objet, de toute forme d'intentionnalité »⁹⁰. La flemme d'Oblomov n'est pas tant une flemme de ceci ou de cela (déménager, s'engager, travailler, etc.), c'est avant tout, comme Paul Aron l'avait aperçu, une flemme *de vivre*. Vu la profondeur de cette faille (*oblom*), on mesure d'ici la vanité des efforts du fidèle Stolz pour son ami.

– On dirait que tu as même la flemme de vivre ? demanda Stolz. – C'est bien vrai, ça aussi : j'en ai la flemme, Andreï⁹¹.

Levinas en parle davantage en terme de « paresse radicale et tragique d'exister »⁹². Selon lui, Oblomov est l'exemple même de cette flemme singulière et primordiale qui s'insère entre l'existant et l'existence. Cette paresse est une pathologie du seuil : face à l'existence qui lui est donnée sans qu'il l'ait demandée, l'existant regimbe à exister. L'existence cesse d'être une évidence pour l'existant qui a pourtant à *être* dès qu'il naît et à chaque instant qui suit. Le malheur vient qu'« on n'est pas, on s'est »⁹³, écrit Levinas. Existant sans sens ni envie, Oblomov ne parvient pas à voir en l'instant offert une occasion de (re)naître, de se reprendre, d'agir ou de changer. Il ne parvient pas à s'être.

C'est à l'égard de cette entreprise [de l'existence] que la paresse est une paresse. La peine de l'acte dont le paresseux s'abstient n'est pas un contenu psychologique quelconque de douleur, mais un refus d'entreprendre, de posséder, de s'occuper. C'est à l'égard de l'existence elle-même comme charge que la paresse est une aversion impuissante et sans joie. C'est une peur de vivre qui n'en est pas moins une

⁹⁰ Cette typologie de la paresse vient de l'entretien « Osons la paresse » de Roland Barthes. Le lecteur et la lectrice trouveront de plus amples informations sur ce sujet dans l'article de G. MARRONE, « Échapper à la surveillance. La paresse comme transgression » in *Littérature*, n° 204, 2021/4, pp. 68-82.

⁹¹ I. GONTCHAROV, *Oblomov* (1859), Lausanne, L'Age d'Homme, 1986, p. 177. Cité dans P. DUFOUR, « Éloge de la dépersonnalisation » in *Poétique*, n°156, 2008/4, p. 397.

⁹² E. LEVINAS, *De l'existence à l'existant*, Paris, Vrin, 2013, p. 34.

⁹³ « L'existence traîne un poids – ne fût-ce qu'elle-même – qui complique son voyage d'existence. Chargée d'elle-même – *omnia sua secum portans* – elle n'a pas le calme serein du sage antique. Elle n'existe pas purement et simplement ». *Id.*

vie où la crainte de l'inaccoutumé, de l'aventure et de ses inconnues tire sa nausée de l'aversion pour l'entreprise de l'existence⁹⁴.

À deux reprises au moins (durant l'adolescence et la minute de lucidité), Oblomov a entraperçu qu'une reprise était possible, qu'une étincelle pouvait être saisie, qu'une flamme pouvait nous habiter et nous guider dans la froideur de l'existence toute contingente qui nous est effectivement imposée. Mais entrevoir ne suffit pas, encore faut-il se reprendre pour s'engager vraiment dans l'existence... et c'est là que le bât blesse, là aussi que le philosophe danois Søren Kierkegaard peut nous aider.

Oblomov et Kierkegaard

Pour Kierkegaard (1813-1855), chez qui Lacan voyait « le plus aigu des questionneurs de l'âme avant Freud »⁹⁵, cette faille entre l'existant et son existence requiert toute notre attention. Bien conscient de ce que Sartre appellera plus tard « la contingence de l'existence », Kierkegaard se met en quête de palliatifs et de discours édifiants susceptibles de nous rendre, à chaque instant, le courage et l'envie d'exister. Loin de sombrer dans la niaiserie bienheureuse ou la promesse d'un remède « prêt-à-porter », Kierkegaard se méfie des donneurs de leçons et des guérisseurs. Il insiste au contraire sur l'absurdité et la vanité pleines et totales de la vie humaine – fort heureusement car nul individu atteint d'oblomovisme ne se laisserait berné par un discours empreint d'une confiance aveugle en l'existence.

Avec son concept de « reprise » (aussi traduit de façon trompeuse par « répétition »⁹⁶), Kierkegaard offre l'espoir d'une rémission de l'instant – un instant qu'il faudra donc, vous l'aurez compris, reprendre sans cesse, *vers l'avant*. La reprise comme remède, pour ne pas sombrer dans le ressouvenir permanent (comme Oblomov avec l'Oblomovka) ni s'amollir dans de veines espérances (comme Oblomov qui vit de faux projets et regrette sans agir). La reprise, pour ne pas s'éteindre mais entretenir la flamme malgré la flemme. La reprise, enfin, pour avoir le courage de grandir et de vivre.

Il appartient à la jeunesse d'espérer, à la jeunesse de se ressouvenir ; mais il faut du courage pour vouloir la reprise. Celui qui veut seulement espérer est lâche. Celui qui veut seulement se ressouvenir est voluptueux. Mais celui qui veut la reprise est viril ; et il est d'autant plus profondément homme qu'il a su plus énergiquement la prendre en charge. Par contre, celui qui ne saisit pas que la vie est une reprise, que la reprise est la beauté de la vie, s'est jugé lui-même ; il ne mérite pas mieux que ce qui va lui arriver : il périra. Car l'espérance est un fruit alléchant qui ne rassasie pas ; le ressouvenir est un piteux viatique, qui ne rassasie pas ; mais la reprise est le pain quotidien, une bénédiction qui rassasie. Quand on fait le tour de l'existence, on doit s'apercevoir, si on a le courage de le comprendre, que la vie est

⁹⁴ *Id.*

⁹⁵ M. BOUSSEYROUX, « La répétition finale : Nietzsche, Freud, Kierkegaard et Blanchot » in *L'en-je lacanien*, vol. 15, n°2, 2010, p. 51.

⁹⁶ Comme l'a écrit M. BOUSSEYROUX, le terme « reprise » est plus adapté car il évoque le fait « de reprendre une relation et aussi au sens théâtral de reprendre un rôle, de le faire renaître », là où le mot « répétition » enferme dans le registre du « même » voir *Id.*

une reprise dont on a plaisir à se réjouir. Celui qui n'a pas fait le tour de la vie, avant de commencer à vivre, n'arrivera jamais à vivre. Celui qui en fit le tour, mais en fut saoulé, c'est qu'il était mal bâti. Mais celui qui choisit la reprise, celui-là vit⁹⁷.

Gageons que tout individu pensant souffrir d'oblomovisme puisse trouver derrière ce concept subtil la possibilité de « *se reprendre* pour porter un peu plus loin l'acquis de sa vie, de ses années, malgré lui déjà trop pesantes pour l'entrain dont il dispose encore »⁹⁸.

Noëlle DELBRASSINE

Assistante et doctorante en philosophie à l'Université de Liège

⁹⁷ S. KIERKEGAARD, *La reprise. Un essai de psychologie : expériences*, trad. N. Viallaneix, Paris, Flammarion, 1990, p. 5 (version PDF).

⁹⁸ L.-F. CÉLINE, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, 1996, p. 277.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages :

- L.-F. CÉLINE, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, 1996.
I. GONTCHAROV, *Oblomov*, trad. P. CAHNÉ, Paris, Gallimard, 2007.
S. KIERKEGAARD, *La reprise. Un essai de psychologie : expériences*, trad. N. Viallaneix, Paris, Flammarion, 1990, p. 5 (PDF).
E. LEVINAS, *De l'existence à l'existant*, Paris, Vrin, 2013.
N. MARQUIS, *Du bien-être au marché du malaise. La société du développement personnel*, Paris, PUF, 2014.
N. MARQUIS (dir.), *Le changement personnel*, Auxerre, Sciences humaines éditions, 2015.
G. PEREC, *L'homme qui dort*, Paris, Editions Denoël, coll. Folio, 1967.
J.-B. PONTALIS, *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, 1988, chapitre « L'homme immobile », pp. 11-17.
Ph. ZAWIEJA (dir.), *Dictionnaire de la fatigue*, Genève, Droz, 2020.

Articles :

- M. BACHERICH, « Une exception universelle, le Barine Ilia Ilitch Oblomov » in *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n°13, 2006/1, pp. 61-75. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-libres-cahiers-pour-la-psychanalyse-2006-1-page-61.htm>.
M. BOUSSEYROUX, « La répétition finale : Nietzsche, Freud, Kierkegaard et Blanchot » in *L'en-je lacanien*, vol. 15, n°2, 2010, pp. 41-57. En ligne :
E. CASTELLANO-MAURY, « Oblomov » in *Revue française de psychosomatique*, n°24, 2003/2, pp. 97-105.
COLLECTIF, « L'abécédaire du paresseux », entrée Oblomov in *Philosophie magazine*, Hors Série « L'art de ne rien faire », juillet 2023. En ligne : <https://www.philomag.com/articles/labecedaire-du-paresseux> (consulté le 02/05/24).
N. DOBROLYUBOV, « What is oblomovism ? » (1859-1860). En ligne : <https://www.amherst.edu/media/view/297815/original/Dobroliubov.pdf> (consulté le 04/05/24).
P. DUFOUR, « Éloge de la dépersonnalisation » in *Poétique*, n°156, 2008/4, pp. 387-401. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-poetique-2008-4-page-387.htm> (consulté le 02/05/24).
D. JAYOT, « Le bovarysme, histoire et interprétation d'une pathologie littéraire à l'âge moderne », in *Flaubert. Revue critique et génétique*, résumés de thèse, février 2009. En ligne : <https://doi.org/10.4000/flaubert.411> (consulté le 30/04/24).
O. LARMAGNAC-MATHERON, « Éloge du temps libre » in *Philosophie magazine*, Hors-série "L'art de ne rien faire", juillet 2023. En ligne : <https://www.philomag.com/articles/elogue-du-temps-libre> (consulté le 02/05/24).
O. LARMAGNAC-MATHERON, « L'ennui ou la fatigue de l'éternité » in *Philosophie magazine*, Hors-série "L'art de ne rien faire", juillet 2023. En ligne : <https://www.philomag.com/articles/lennui-ou-la-fatigue-de-leternite> (consulté le 02/05/24).
L. LAUFER, « "Souffrir non souffrir" : la mélancolie d'Oblomov » in *Figures de la psychanalyse*, n° 26, 2013/2, pp. 211-227.
G. MARRONE, « Échapper à la surveillance. La paresse comme transgression » in *Littérature*, n° 204, 2021/4, pp. 68-82. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-litterature-2021-4-page-68.htm> (consulté le 02/05/24).
B. MARTIN, « Le cas "Oblomov" : entre philosophie du non-agir, nihilisme existentiel et modèle de psychasthénie appliquée » in *Evolution psychiatrique*, n° 86, 2021, pp. 747-754. En ligne : <https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2021.05.005> (consulté le 29/04/24).
S. ORTOLI, « Fait néant : l'érito de Sven Ortoli » in *Philosophie magazine*, Hors-série « L'art de ne rien faire », juillet 2023.
S. PONS-NICOLAS, « Dormeurs de la vie » in *Revue française de psychanalyse*, vol. 78, 2014/1, pp. 192-203.
H. ROSA et S. ORTOLI, « Hartmut Rosa : "Nous souffrons des moments de décélération forcée" » in *Philosophie Magazine*, Hors-série "L'art de ne rien faire", juillet 2023. En ligne : <https://www.philomag.com/articles/hartmut-rosa-nous-souffrons-des-moments-de-deceleration-forcee> (consulté le 02/05/24).
P.-H. TAVOILLOT, « La crise de l'âge adulte » in *L'école des parents*, n° 600, 2013/1, pp. 6-9. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-l-ecole-des-parents-2013-1-page-6.htm> (consulté le 6/05/24).

Vidéos et émissions radio :

- LES CHEMINS DE LA PHILOSOPHIE, « Oblomov de Gontcharov, l'homme couché », Série *La fatigue*, 19 décembre 2017. Avec Pierre Cahné. En ligne : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-chemins-de-la-philosophie/oblomov-de-gontcharov-l-homme-couche-8192866> (consulté le 30/04/24).
LES CHEMINS DE LA PHILOSOPHIE, « Oblomov d'Iva Gontcharov », Série *Les voyages immobiles*, 1/3, 23 décembre 2013. Avec Pierre Cahné. En ligne : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-chemins-de-la-philosophie/les-voyages-immobiles-1-3-oblomov-d-ivan-gontcharov-3943353> (consulté le 03/05/24).
L'AMIE DU VENDREDI, « Comme Ilia Ilitch Oblomov : cet été, adoptez la flemme attitude ! », 17 juin 2022. En ligne : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/l-ami-e-du-vendredi/la-chronique-de-guillemette-la-chronique-de-guillemette-odicino-du-vendredi-17-juin-2022-1228690> (consulté le 12/05/24).
« Nicolas Marquis : La psychiatrie perçue par la sociologie », 19 novembre 2016. Sur la chaîne YouTube des Dominicains de Belgique : https://www.youtube.com/watch?v=ZxO7g9TxSvM&ab_channel=DominicainsdeBelgique (consulté le 20/04/24).

Image de couverture : libre de droits.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	2
QUELQUES JOURS DANS LA VIE D’OBLOMOV	2
OBLOMOVKA	2
OBLOMOVISME	4
AGAFIA	7
OBLOMOVISME ET CRITÈRES DE SANTÉ MENTALE	9
ÊTRE INTÉGRÉ.....	9
ÊTRE ACTIF.....	12
ÊTRE SOI	14
CONCLUSION.....	17
OBLOMOV ET LEVINAS	18
OBLOMOV ET KIERKEGAARD	19
BIBLIOGRAPHIE.....	21